

Un recul en avant

Une traduction de *l'Amour Médecin* de Molière, au XVIII^e siècle au Portugal

Cristina Marinho - Université de Porto

« Il faudra qu'on me laisse vivre
Après m'avoir fait tant mourir. »
Théophile de Viau ¹

La Bibliothèque Nationale du Portugal possède un exemplaire très rare d'une traduction portugaise de *L'Amour Médecin*, considérée par Laureano Carreira² comme la première du vaste corpus d'éditions de traductions de Molière au XVIII^e siècle. Ce document, « *Entremez intitulado O Amor Medico* »³, appartenant, autrefois, à un prêtre d'un ordre mineur du Couvent de Santa Clara à Guimarães, mérite d'être étudié, ne serait-ce que parce qu'il est considéré comme l'une des premières adaptations de la pièce de Molière (ce qui reste malgré tout sujet à caution). En effet, les recherches sur la présence du

¹ DE VIAU Théophile, *Oeuvres poétiques Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé, Nouvelle édition de Guido Saba*, Paris, Classiques Garnier Éditeurs, 208, *Oeuvres Poétiques_ Troisième Partie, XI Lettre de Théophile à son Frère*, p.369.

² CARREIRA Laureano, *Uma adaptação Portuguesa (1771) do Dom Juan de Molière*, Lisboa, Laureano Carreira e Hugin Ed., 2003, p.12

³ Ce document appartient à la section des *Reservados* de la *Biblioteca Nacional* et présente la référence ancienne L59896 et la référence actuelle Res. 671 // IP. Les première et dernière pages manquent: la première est, donc, remplacée par une autre, manuscrite, nous renseignant sur sa propriété _ Bento Leite Pereira da Costa Bernardes e Ordem dos Frades Menores, Convento de Santa Clara Guimarães _; l'autre absence omet la scène VIII de l'Acte III. (*Entremez o Amor Medico*, Lisboa, Na Off. De José da Silva Nazaré, 1769). Le développement de notre recherche nous a permis de situer un exemplaire parfait de cette traduction dans la collection de Théâtre du XVIII^e siècle de la Bibliothèque Générale de l'Université de Coimbra (Miscelânea n° 606), reproduit dans l'édition récente du Centre d'Études Théâtrales de l'Université de Lisbonne (Molière, *O Amor Médico Tradução portuguesa do século XVIII*, edição de José Camões, Cristina Marinho e José Alberto Silva, CETUL, 2011). José Camões, dans le cadre de cette édition, page 10, notera que les chercheurs ont cru qu'il s'agissait de deux éditions. Afin de préparer mon intervention à Paris, lors de ce colloque, j'ai invité José Alberto Silva à produire cette recherche particulière conjointe, dont les résultats se concrétisent aussi bien dans cet essai que dans cette édition postérieure de l'Université de Lisbonne.

Térence français¹ au Portugal ont rarement été considérées jusqu'à nos jours. L'examen comparatif de l'original et de la traduction a contribué à prolonger les préjugés sur la faiblesse d'un canon dramatique portugais (propre au XVIII^e siècle), d'autant plus appauvri par de mauvaises adaptations. En définitive, l'histoire de la Littérature Portugaise a largement diffusé une vision superficielle d'un siècle littéraire obstinément baroque, imparfaitement néoclassique, préromantique (sans rien risquer dans cette terminologie ambiguë), ecclésiastique, et dont les audaces narratives étaient étroitement surveillées. Toujours d'après les historiens, le XVIII^e siècle serait marqué, dans sa première moitié, par la franc-maçonnerie et l'irrégion, et dans sa seconde moitié, par une volonté de comparaison systématique et inaboutie d'une part, et par un nationalisme méthodologique d'autre part, dans un pays où Autel et État se confondent. Un flou terminologique subsiste dans l'histoire du théâtre quand il s'agit de mesurer l'influence du paradigme français classique, schématique et figé, qui se propage sans que, pour autant, le canon lusitanien se laisse véritablement influencer. Ainsi, la diversité, l'éclectisme, ou plutôt la divergence de l'irréductible XVIII^e siècle littéraire portugais, enfant dévot et terrible, peut-il très bien aller à la rencontre de cette in-discipline classique que la complexité moliéresque illustrerait, et à vrai dire, constituerait en soi.

En 2002, Antony Mckenna² mettait en valeur, dans le Grand Amphithéâtre de la Faculté des Lettres de Porto, la signification stratégique du soi-disant modeste divertissement royal, *L'Amour Médecin*, dans l'ensemble de la création dramatique de Molière, dans la même mesure où *Les Amants Magnifiques* connaîtront une portée plus éloquente dans la critique récente. En réalité, sept mois après la première de *Dom Juan ou le Festin de Pierre*, presque huit mois après le premier scandale du *Tartuffe ou L'Imposteur*, pratiquement trois ans après l'indignation face à la très habile naïveté d'Agnès, Molière semble pousser à l'extrême l'art de cacher tout en montrant, en produisant une tension entre l'affirmation de la bagatelle et l'intention pédagogique, le tout enveloppé dans l'esthétique de la *comédie ballet*, véritable essence déguisée en ornement. Le *simple, petit, précipité, impromptu* et *divertissement* donne lieu à la scène I de l'Acte Troisième, et à Monsieur Filerin qui expose les tactiques les plus douces du profit et de la sottise humaine. Or, la plus importante et aussi la plus évidente transformation que l'adaptation portugaise opère à partir de l'original français consiste dans cette omission. Les quatre

¹ La grande recherche pionnière sur Molière au Portugal a été développée surtout par António Coimbra Martins et José Costa Miranda dans des essais divers que Laureano Carreira exploitera dans une étude comparative fondamentale. Marie-Noëlle Ciccía, dans sa thèse doctorale, *Le Théâtre de Molière au Portugal au XVIII^e siècle*, Paris, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, 2003, systématisera les données méthodologiques de cette entreprise exigeante. L'auteur soulignera la notion d'«adaptation-transformation» et saura considérer « la dimension idéologique des traductions », tout en illustrant ses principes sur une connaissance très représentative de la présence de Molière dans les différents modes dramatiques portugais de l'époque (voir surtout pages 363-382 du «Chapitre I: Traduction / Adaptation: de la Théorie à la Pratique»). J'ai également proposé, dans *Le Théâtre Français au Portugal au XVIII^e siècle (1737-1820) : entre l'aliénation et la consolidation d'un Théâtre National*, Porto, Faculté des Lettres de l'Université de Porto, 1998, des analyses comparatives, concernant des écrivains importants du XVIII^e siècle littéraire national, à peine représentatives de la globalité d'un corpus vaste, à épuiser.

² MCKENNA Antony, *Lettres de Versailles*, FLUP, NEL, 2005, « *Molière et l'imposture dévote* », pp. 27-57. Il développera cette ligne d'interprétation dans son essai, *Molière dramaturge libertin*, Paris, Honoré Champion, 2005, Chapitre VI *Médecine et théologie*, pages 103-119.

médecins arrivés pour soigner Dordia, la Lucinde lusitanienne, reformuleront, en fait, le débat français entre Messieurs Des Fonandrès, Tomès, Macroton et Bahys en fondant leurs divergences sur des discontinuités internationales en matière médicale, chacun d'eux représentant des stéréotypes de chaque pays. Le premier besoin du *Doutor Semitier*, le médecin français, est de savoir si la jeune femme malade est belle¹ et son expression en Portugais est comiquement contaminée par sa langue maternelle. Il intervient, par conséquent, d'abord pour éloigner le père de sa fille², soucieux d'une procédure méthodique qui caricaturerait un certain cartésianisme gaulois. Tout ce que le médecin anglais essaie de faire, lors de son arrivée, est de demander précisément où se trouve Dordia³ et son discours est pareillement anglicisé, son attitude plus que pragmatique. La perspective nationale est représentée par deux médecins, *Doutor Carniceiro* e *Doutor Matavivos*, qui ne s'accordent que pour exclure les collègues étrangers. Dans ce sens, *Matavivos* semble prendre la parole afin de les discréditer auprès du père :

Matav. Não, meu amigo, aquillo são huns / huns Estrangeiros, com quem nos não entendemos, estudão por outros livros, citão huns Authores, que pelos seus nomes devemos acreditar hereges, fallão hum Latim estrangeiro, como se fossemos obrigados a saber o Latim de França, ou de Inglaterra: não conhecem a Curvo, Quevedo, Madeira, Moreto, Tavares, etc. riem-se dos nossos frangos, leites de burras, e amendoadas, remedios tão soberanos na Medicina, que os applicamos indifferentemente a todas as doenças.⁴

Il est intéressant de constater que le médecin portugais qui argumente en faveur de la médecine portugaise, le fait tout en produisant un effet de distance par rapport à ses propres idées, à travers une forte intention comique. Celle-ci réside dans le mépris paradigmatique par rapport aux étrangers en général, exprimant plutôt un des pôles d'une tension moins visible, dont l'autre pôle serait celui d'une grande admiration. Sous cette référence aux étrangers et à leurs compétences étranges me paraît se dissimuler leur identification aux *estrangeirados*, des polémistes souvent objets de mépris au sein même de leur patrie, qui ne reconnaissent point les apports des Lumières. Les docteurs portugais font preuve d'une ignorance présomptueuse lorsqu'ils soulignent la primauté de leur Latin face à un Latin étranger, une erreur visiblement instituée, donc véritable. Ainsi, la formulation relative aux auteurs étrangers

¹ *Entrez intitulado o Amor Medico*, édition citée, p.13:

« *Dout. Semitier*. He mosse? He bonite? »

² *Entrez intitulado o Amor Medico*, p.13:

« *Quer Texugo entrar com elles, e Semitier o detem, dizendo-lhe:*

Semit. Deixe-se estar com esse minine, que hum pai he sempre importune, onde está su filha. »

³ *Entrez intitulado o Amor Medico*, p.13:

« *Dout. Guildes*. Onde estar doente? »

⁴ *Entrez intitulado o Amor Medico*, p.15. Je propose une traduction de l'extrait cite :

« *Matav.* (Tuedesvivants) - *Non, mon ami, il s'agit de quelques étrangers, avec qui nous ne sommes pas d'accord: ils étudient dans d'autres livres, citent des auteurs dont les noms nous font croire qu'ils sont hérétiques, ils parlent un Latin étranger, comme si nous étions obligés de connaître le Latin de France, ou celui d'Angleterre: ils ne connaissent pas Curvo, Quevedo, Madeira, Moreto, Tavares etc, ils tournent en dérision nos poulets, nos laits d'ânesse et nos laits aux amandes, des remèdes si souverains en Médecine que nous les appliquons indifféremment à toutes les maladies.* »

s'avère-t-elle essentielle, car elle contient en elle-même sa démystification : « (...) *des auteurs que nous devons croire hérétiques, étant donné leurs noms (...)* ». Or, « *devemos acreditar* » présente, en Portugais, des *nuances* plus précisément proches du sens de l'obligation et de la religion et finalement, les deux mots associés suggèrent un agent extérieur de persuasion, une apparence de conviction, d'après les convenances. En outre, la longue référence aux autorités, témoignant de leur compétence, débouche sur un effet comique lié à l'indifférenciation dans l'application des thérapies, ridicule extrême, et de leurs origines rustiques que leurs désignations simplistes ne peuvent dissimuler. Par conséquent, un recul (plus qu'une distance) par rapport à la médecine portugaise se produirait chez le public à travers ces effets purement théâtraux, au sens le plus vivace du terme, et ce recul aurait pour but d'annoncer un sujet particulier qui apparaît presque immédiatement : l'inoculation de la petite vérole. Selon José Alberto Silva, chercheur du Centre Interuniversitaire d'Histoire des Sciences et de la Technologie de l'Université de Lisbonne, il est question ici de la persistance ainsi réaffirmée de l'autorité des médecins portugais du XVII^e siècle qu'un ensemble de médecins du XVIII^e remettait en question. Ceux-ci proclamaient « le système naturel de l'illustre Boerhaave, sur lequel nous devons fonder et introduire la vraie Médecine, établie par la méthode philosophique de l'incomparable Newton qui consiste à accommoder la Raison aux expériences. »¹

Dans un deuxième moment, l'autre médecin portugais, *Carniceiro* (le Boucher, en Français, désignation plus qu'argotique, fort dépréciative, d'un médecin ou d'un chirurgien) demande à *Matavivos* son opinion sur « *cette nouveauté de l'inoculation de la petite vérole* » et leur débat confirme leur horreur des innovations étrangères fondées sur des arguments qui s'annulent eux-mêmes par leur simple absurdité, à la limite de l'imbécilité pure :

Mat. São corriolas, amigo, que nos embutem aqui estes Medicos Estrangeiros : em quanto eu tiver lingoa na boca hei de clamar contra esta novidade, ainda que eu veja morrer a maior parte da Cidade de bexigas naturaes, e escapar todos aquelles, que por este modo as tiverem.

Carn. Tem razão, eu sou do mesmo parecer, e sera preciso unirmo-nos todos para que se não introduza essa arenga, pois ainda que em França, em Inglaterra, na Alemanha, e na Italia tenha

¹ L'essai de ce chercheur, intitulé « *Um contexto médico setecentista: médicos, bacharelas, cavalgadas e bexigas* » est publié dans l'édition du Centre d'Etudes de Théâtre de l'Université de Lisbonne, indiqué dans la note 3 de cet essai (pages 17-28 de la publication portugaise). João Curvo Semedo, comme Alberto Silva souligne, (1635-1719) a été le plus illustre représentant du Baroque médical portugais. Toutefois, les historiens de la Médecine notent un discours antimédical, intrinsèque à notre XVIII^e siècle, aussi bien littéraire qu'encyclopédique, ou sous forme de manifeste anonyme (voir page 18 de cet essai).

Je cite Alberto Silva et ses références (voir pages 19 et 20 de son essai) : Sacchetti Barbosa, *Considerações Médicas Sobre o Método de Conhecer, Curar e Preservar as Epidemias, Endemias e Febres Malignas Podres, Pestilenciaes, Contagiosas...*, Parte I, Lisboa, Na Officina e Jozé da Costa Coimbra, 1758. Plusieurs médecins ont renouvelé la pratique médicale au XVIII^e siècle: Sacchetti Barbosa, Jacob de Castro Sarmiento, António Ribeiro Sanches, le chirurgien Manuel Gomes de Lima. Hermann Boerhave (1668- 1738) serait l'auteur modèle adopté par la réforme pombaliste de 1772 et Sacchetti Barbosa a participé à l'élaboration des statuts de la Faculté de Médecine. Afin d'approfondir cette perspective du renouvellement médical, le chercheur renvoie à l'ouvrage fondamental de João Pedro Sousa Dias, *Droguistas, Boticários e Segredistas _ Ciência e Sociedade na Produção de Medicamentos na Lisboa de Setecentos*, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, Fundação para a Ciência e Tecnologia, 2007, pp. 45-55.

*tido o mais feliz exito, basta para a desacreditarmos, que na Atalaia da vida, na Luz da Medicina, na Polyanthea, e na Correccão de abuzos se não falla naquelle methodo.*¹

Matavivos tient absolument à refuser une évidence constatée par lui-même, simplement parce qu'il s'agit d'une innovation, et *Carniceiros* suit le même principe de primauté accordée à la tradition portugaise sur quelque réussite scientifique que ce soit venue de l'étranger, et donc indésirable. Selon José Alberto Silva, « l'inoculation de la variole ou la variolisation, antérieure, donc, à la vaccination divulguée à partir de 1798, d'après le médecin anglais (1749-1823), consistait dans l'insertion, dans la peau d'une personne saine, d'un petit peu de fluide de la pustule de variole d'un individu infecté (...) »

L'Europe du XVIII^{ème} siècle a connu une forte campagne de variolisation à cause d'épidémies successives ayant emporté les principaux héritiers de maisons royales. En Angleterre, le médecin portugais Jacob de Castro Sarmiento est un défenseur de la variolisation selon une technique précise, dans une perspective prophylactique et non thérapeutique comme elle l'avait été au XVII^e siècle. Les polémiques entre médecins portugais sur la variolisation ont surgi à partir de la seconde moitié du XVIII^e et autour de textes traduits et de textes nationaux sur ce sujet. En 1762, Manuel de Moraes Soares (1717-1802), médecin du roi, publie simultanément un libelle en faveur de la variolisation, et un mémoire de Charles Marie de La Condamine (1701-1774) que ce dernier présenta en avril 1754 lors d'une session de l'Académie Royale des Sciences. Dans cet opuscule, Moraes Soares attaque les arguments de ses détracteurs, ceux développés par Duarte Rebello de Saldanha dans son ouvrage *Ilustração Medica*, à savoir : une maladie ne peut pas engendrer la guérison d'une autre maladie, tout le monde ne serait pas atteint de la variole, le résultat de l'inoculation étant incertain, les inoculés constitueraient à leur tour des foyers d'infection et, finalement, la variolisation favorisait d'autres contagions². Afin de répondre à ces

¹ Je propose une traduction de l'extrait cité en portugais ancien :

« Tuedesvivants - Ce sont des impostures, ami, que ces Médecins étrangers nous inculquent : tant que j'aurai une langue dans la bouche, je m'opposerai à cette nouveauté, même si je vois mourir la plus grande partie de la ville de petite vérole et y échapper tous ceux qui ont eu recours à ces moyens.

Boucher - Vous avez raison, j'ai la même opinion, et il faudra que nous nous unissions tous pour qu'on n'introduise pas cette harangue, car, quoiqu'en France, en Angleterre, en Allemagne et en Italie elle ait eu le plus heureux succès, il suffit pour la discréditer que dans l'*Atalaia da vida*, dans la *Luz da Medicina*, dans la *Polyanthea* et dans la *Correccão de abuzos* on ne parle pas de cette méthode. »

José Alberto Silva identifie ces titres dans son essai, tout en précisant le rôle de ces ouvrages dans le contexte de la polémique nationale : *Atalaya da Vida contra as Hostilidades da Morte; fortificada e guarneçada com tantos defensores, quantos são os remedios que no discurso de sincoenta e oito annos experimentou João Curvo Semedo*, Lisboa, Officina Ferreyrenciana, 1720 ; *Luz da Medicina Practica, Racional e Methodica, Guia de Enfermeiros Dividida em Tres Partes* (Lisboa, Henrique Valente de Oliveira, 1664) de Francisco Morato Roma, *Polyanthea Medicinal, noticias Galenicis, e Chemicas repartidas em três tratados*, Lisboa, Miguel Deslandes, 1695, de Curvo Semedo e *Correccão de Abuzos Introduzidos contra o Verdadeiro Methodo da Medicina*, Lisboa, Diogo Soares de Bulhoens, 1668 de Fr. Manuel Teixeira de Azevedo (pages 27-28 de son essai). Il ajoutera, dans les pages 22-23 que je traduis, l'information suivante:

« (...) Les polémiques au sein de la corporation des médecins portugais sur la variolisation n'ont atteint une expression importante qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, au moment où ont paru aussi bien des traductions que des textes portugais sur le sujet (...) »

² Si Manuel Moraes Soares est un défenseur de la variolisation, Duarte Rebello de Saldanha, par exemple, assumera les arguments de l'opposition courante, à savoir, l'incertitude de la méthode. Le progrès répondra naturellement à ces arguments par le perfectionnement de la variolisation. Moraes Soares a été, en outre, le traducteur de Monsieur de La Condamine, au Portugal, où il publiera *Memoria sobre a inoculaçam das bexigas referida à Assembleia publica da Academia Real das*

réserve, les techniques de variolisation se sont perfectionnées pendant tout le XVIII^e siècle jusqu'à la vaccination introduite par Edward Jenner. Cependant, le Portugal connaissait, dans ses régions de Minho et de Trás os Montes et Beira Alta, une tradition immémoriale de pratique de la variolisation, comme Alexandre Cunha le soulignait dans son ouvrage de 1759, *Ramalhete das Duvidas*. Cette pratique nationale devait son origine à l'Orient, elle découlerait précisément de la présence portugaise en Inde et à Constantinople. José Alberto Silva conclut que d'une ou d'autre, l'inoculation de la variole se fera jusqu'à la fin du XVIII^e siècle au Portugal par l'initiative individuelle sans toutefois se généraliser¹. Le jeune médecin portugais, francisé et encyclopédique, comme l'opposant national ne cessera de le rappeler, connaît également de grands échecs dans le métier. Il est ainsi clair que la topique de l'excellence étrangère est remise en question dans cette version, ce qui rend le débat central de l'adaptation nationale plus dense que la simple victoire de la modernité sur la tradition².

José Camões considère qu'on ne peut pas identifier l'auteur de cette traduction, caractéristique de l'adaptation dans l'esprit du XVIII^e siècle, que la thèse doctorale de Ciccía a analysée. Camões reproduira le jugement de 1769³, issu de la censure nationale de l'époque sur la version portugaise de *L'Amour Médecin*, et il ébauchera le profil connu du censeur de *Real Mesa Censória*, instrument laïque de

Sciencias em quarta-feira 24 de Abril de 1754 por Monsieur de La Condamine Socio das Academias das Sciencias de Londres, Paris (...), Terceira Edição corrigida e augmentada pelo autor, traduzida do francez e augmentada com algumas notas e huma reflexão do tradutor (...) Manuel Moraes Soares, Lisboa, Na Officina Patriarcal de Francisco Luiz Ameno, 1762. Voir l'essai cité de José Alberto Silva, pages 23-24.

¹ José Alberto Silva ajoutera, dans le même essai, page 22, que Jacob Castro Sarmiento a été un des premiers défenseurs de la variolisation en Angleterre et qu'il publiera, en mars 1721, une *Dissertation in Novam, Tutam ac Utilem Methodum Inoculationis seu Transplantationis Variolorum*. Ce chercheur citera l'ouvrage primordial d'Arnold C. Klebs, *The historic evolution of variolation. The John Hopkins Hospital Bulletin*, XXIV, 265 (1913), 72. Selon Silva, cet ouvrage de Sarmiento a connu plusieurs éditions et a été incluí, cette fois en latin, dans un autre ouvrage en portugais de cet auteur, publié à Londres, en 1735: *Materia medica physico-historicomechanica, reyno mineral parte 1 : a que se juntam os principaes remedies do prezente estado da material medica: como sangria, sanguisugas, ventosas sarjadas, emeticos, purgantes, vesicatorios, diureticos, sudoríferos, ptyalismicos, opiados, quina quina e, em especial, as minhas agoas de Inglaterra Como tambem huma dissertaçam latina sobre a inoculaçam das bexigas, composta por Jacob Castro Sarmiento, M.D. do Real Collegio dos Medicos de Londres e Socio da Real Academia de Londres*. Silva notera, dans le même essai, page 25, qu'au Portugal, outre le contexte médical strict des élites urbaines qui puisent dans les auteurs anglais, la diffusion des connaissances sur la variolisation permettra aux communautés rurales de la pratiquer à partir d'une mémoire de la praxis des médecins portugais auprès des peuples orientaux dans le passé.

² Voir l'édition de Lisbonne, page 44:

« (...) »

Mata-Vivos – *Estou pronto para argumentar com vossa mercê em toda a matéria. A minha ciência enciclopédica não o teme; tenho os meus laivos de língua francesa e vossa mercê apenas a portuguesa sabe pronunciar, senhor doutor Carniceiro.*

Carniceiro – *Lembre-se do homem que fez arrebentar os dias passados com as suas purgas.*

Mata-Vivos – *Não se esqueça daquela menina que enviou ao outro mundo antes de ontem, cuja doença com água quente e açúcar se curava.*

(...) »

³ José Camões, dans le cadre de l'édition référée du Centre d'Études Théâtrales de Lisbonne, reproduira ce jugement dans les pages 5 et 6:

« Parecer

Conferência de 22 de Junho de 1769

Em o dia acima foi distribuído ao Padre Mestre António Pereira um requerimento de Francisco

Xavier de Oliveira com um entremez O Amor Médico veio em 26 de Junho de 1769

O Amor Medico nada contém que deva embarçar a sua impressão.

Lisboa, 26 de Junho de 1769

António Pereira de Figueiredo

Frei Luís do Monte Carmelo

Frei João Baptista de São Caetano »

supervision idéologique, créé par le puissant Ministre, le Marquis de Pombal, cette même année. Il précisera qu'António Pereira de Figueiredo, un membre de la *Congregação do Oratório*, a été chargé de la censure dramatique depuis les années 1768 jusqu'aux années 1771 et il propose, quoique prudemment, l'identification de Francisco Xavier de Oliveira avec l'auteur polémique, condamné par l'Inquisition, de l'*Amusement périodique*.

Dépourvu des *intermezzi* de Molière¹, les personnages portant des noms admirablement herméneutiques, *O Amor Medico* se présente sans actes ou scènes et suit le texte français de très près, tout en intervenant chirurgicalement sur lui par le souci du détail très élaboré. Or le ton collégial de l'ensemble des dialogues moliéresques est discrètement teinté d'une violence dissoute dans une générale douceur des relations humaines, sobrement malicieuse ou ponctuellement grossière, comme la version suivante en témoigne : « Texugo – Para quê? Que estale, que arrebeste, que morra, já que é o seu gosto². »

Dans le même ordre d'idées, la scène qui ouvre l'Acte Second est effacée afin de rendre concret le conseil paternel d'épargner les médecins _ « Chut! N'offensez pas ces messieurs-là³. », en cachant leur vocation à tuer. Le traducteur a su, toutefois, garder la dissidence de Lisette (dont le nom portugais évoque une flamme) par rapport aux divagations hippocratiques des médecins portugais, ceux qui profèrent les premiers diagnostics sur scène, étant donné l'éventail international proposé par la version lusitanienne. Néanmoins, la profession de foi de la servante s'engageant dans le respect de la nature, d'après l'inspiration du ciel, est absente. En effet, la transposition, aussi libre soit-elle, suit en profondeur le procédé ironique de Molière, dans la mesure où Tomès et Fonandrès défendent et autodétruisent à la fois la cause qu'ils représentent avec une ferveur déguisée, mais néanmoins active. Comme Tomès, du côté d'Artemius, ne pourra s'empêcher d'admettre que la nouvelle orientation, non seulement n'évite pas la mort⁴, mais ne respecte pas la tradition pour autant. Matavivos et Carniceiro, que nous avons déjà cités, confirment la portée lugubre des noms exceptionnels qu'ils portent et lui ajoutent un cynisme épouvantable : malgré le succès à l'étranger, en France, en Angleterre, ou en Italie, des thérapies modernes, qu'ils reconnaissent ouvertement, ils s'obstineront dans une logique corporatiste à appliquer les anciennes méthodes, nationales et nationalistes, que les textes de références préconisent toujours et qu'ils ne sauront, par esprit de préservation, démentir. Afin de se rapprocher de Molière, il faudrait

¹ Une réflexion rapide nous permettrait de conclure que le sous-genre du *entremes* portugais serait incompatible avec l'ornement courtois de la comédie-ballet. Pourtant, les opéras de António José da Silva, dont le rapprochement dramaturgique avec Molière reste à approfondir, connaissait un public sociologiquement divers, au XVIIIème siècle. Cet effort de rapprochement serait enrichi par plusieurs suggestions de lecture de Charles Mazouer, *Molière et ses comédies-ballets*, Paris, Honoré Champion, Nouvelle édition revue et corrigée, 2006.

² Voir p. 33 de l'édition de Lisbonne. Voir Acte I, scène 3 : « Sganarelle : *Il n'est pas nécessaire: et puisqu'elle veut être de cette humeur, je suis d'avis qu'on l'y laisse.* » Le jugement sévère de Lisette sur le père - « *Par ma foi, voilà un vilain homme* » est moralement assoupli par la servante portugaise: « *Na minha consciência, que não vi ainda homem mais extravagante.* »

³ Acte Second, scène I.

⁴ Molière, Acte II, scène II.

anéantir le tout et la médecine novatrice ne pourrait, donc, être sauvée. Ni les médecins portugais, jeune médecin et médecin expérimenté (encore le préjugé de l'âge) ne divergeront par la suite, ni les médecins étrangers ne prendront l'initiative de l'étape suivante, malgré l'insistance du père. Même si Guildes se réfère au moderne *Boarrave*, conseillant de la prudence, et si Semitier propose une espèce de méthode expérimentale, le diagnostic bien articulé des deux sur les humeurs maléfiques de la jeune femme amoureuse ne s'harmonisera pas en un accord thérapeutique. À la *purge* que Guildes conseillera, Semitier opposera les remèdes français, malgré l'indignation du médecin anglais _ «*Nom credite vosse mercê este franxinote.*¹ », et les menaces ultérieures de Semitier.

Le médecin français renforce, en outre, la représentation courante d'un pays de perdition lascive auquel les portugais devraient se soustraire, le spécialiste constituant, donc, un danger supplémentaire pour les jeunes femmes, dont les pères devraient être conscients:

Cemitier - *É moce, é bonite ?*

(Quer Texugo entrar com eles e Cemitier o detém, dizendo-lhe)

Cemitier - *Deixe-se estar com essa menina, que um pai é sempre importune onde está su filha. Vão-se.*

Texugo - *Está bem, senhor doutor, obedeço.*²

Quant à la consultation, *Junta*, Guildes s'y opposera, car il ne cache pas qu'il veut imposer sa décision. Aussi la générale démystification moliéresque de la médecine a-t-elle une correspondance portugaise nette que José Alberto Silva clarifie en rendant compte d'une idéologie anti-médicale dans le discours culturel du XVIII^e siècle entre nous, mais ses nuances me semblent extrêmement fines : les divergences des docteurs portugais sont apparemment dépassées de façon quasi corporatistes, lorsqu'il est question de réprimer une nouveauté, au nom d'un purisme national (non) avoué ; au fond, les novateurs ou ses représentants n'innovent absolument pas et tombent même rapidement sous le joug des conservateurs dont ils tiendraient apparemment à s'éloigner. Bref, le sentiment anti-médical se confirme et semble, par conséquent, renforcé par ces nuances amplificatrices du cadre strict de la Médecine, ainsi métaphoriquement projetée vers d'autres sphères politiques et religieuses, en accord, du reste, avec les plus fortes orientations critiques, partant simplement de l'analyse des réactions humaines quotidiennes³.

¹ Édition de Lisbonne, p. 43.

² Édition de Lisbonne, pp. 37-38. Le premier souci du médecin français consiste aussi à vérifier la beauté de la jeune femme malade et à éloigner le père, dans le but de rester seule avec elle. Le topos d'une France libertine est récurrent dans le XVIII^e siècle littéraire et se développe dans la proportion directe d'un topos de chasteté lusitanienne qui isolerait le Portugal, l'ami de Dieu.

³ Patrick Dandrey, dans son ouvrage de synthèse de sa recherche monumentale, intitulé *L'Amour médecin de Molière ou le mentir-vrai de Lucinde*, Paris, Klincksieck, 2006, précisera la personnalité médicale de cette comédie dont la portée sera développée dans tous les chapitres de cet ouvrage. Ses conclusions proposent des lectures qui devront éclairer notre essai, surtout en ce qui concerne le rétablissement de l'ordre moral dans la version portugaise : « (...) *Il n'est pas impossible de soupçonner aussi, en filigrane du plaidoyer à vrai dire assez convenu que prononcent les trois comédies de Molière en faveur de la liberté d'aimer, une réponse aux interrogations, du moins aux soupçons des moralistes d'alors sur les limites de la liberté humaine. Une liberté bridée non seulement par l'autorité sociale et familiale, ce qui demeure un faible obstacle sub*

Raffinée au point d'offrir une variation kaléidoscopique du texte moliéresque, la version portugaise ne nie point l'efficacité des thérapies modernes (à l'étranger, un aspect qu'on ne pourra pas négliger dans le cadre particulier de notre analyse), comme Tomès le fait, mais elle ne permettra pas aux représentants de cette modernité, étrangers au Portugal, d'être efficaces¹.

Il est clair, en outre, que d'autres petites audaces sont omises dans *O Amor Medico* : les renvois précis au couvent, en tant que punition, aux divertissements, comme licence accordée aux jeunes filles en fleur, ou encore à la mort due à l'accouchement sont effacés². En général, le ton de l'*Entremez* serait plus collégial, moins fin *a priori* dans la délicatesse comme dans l'ironie, évitant, par exemple, l'effet anaphorique de la répétition de «*mais*» et de «*ne m'en parlez point*» afin de mettre en valeur des dialogues plus spontanés. Il y a très nettement des mots évités par le traducteur dans le but d'atténuer une certaine liberté dans l'expression de l'intensité sentimentale et de l'émancipation (ardeurs, passion, et même amour, surtout s'il est associé au secret). Il ne traduira point «*l'autorité d'un père*», «*être de marbre*» et surtout la sentence : «*on peut se libérer un peu de la tyrannie d'un père.*» Quand le père se croit victime de la tyrannie de sa fille, le traducteur efface également cette désignation³. Toutes les références à l'argent, au profit économique des médecins sont également enlevées, la géographie de Paris est naturellement transposée à celle de Lisbonne. Sur ce plan, j'oserais même souligner le jeu portugais sur les implicites religieux de Molière, si on veut en tenir compte, du point de vue critique :

Carniceiro – Quero contar-lhe o caminho que a minha mula fez hoje. Foi à Junqueira ; da Junqueira a Belém; de Belém veio à Esperança; da Esperança subiu ao Rato; do Rato demos connosco no Paraíso; do Paraíso fomos ao Campo Grande; e a estas horas já aqui de volta (...).⁴

Un parcours se dessine entre des quartiers réels de la capitale portugaise, l'un portant le nom symbolique pour la chrétienté de *Belém*, et des quartiers fictionnels, pourtant vraisemblables dans leur toponymie,

specie aeternitatis: mais par des déterminations qui seraient imputables à l'équation initiale du caractère de chacun, qui seraient inscrites dans le corps, dans le tempérament des humeurs, dans la donne initiale de l'ethos. (...)

¹ António Coimbra Martins prendra une position précise, à cet égard, dans son étude Molière en Portugais, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1974, sep. Arquivos do Centro Cultural Português, Fundação Calouste Gulbenkian, 1974, page 575 : « (...) Et il convient de relever l'extrême importance d'une adaptation de *L'Amour Médecin* qu'imprima en cette année José da Silva Nazaré. Dans des tirades adventices, le traducteur anonyme prend parti pour le vaccin, contre les préjugés, le traditionalisme et le chauvinisme en matière de médecine. (...) »

² Molière, Acte I, SCÈNE I, p.312.

« LUCRÈCE :

« (...) Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine, et c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde, que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfants. Le monde n'est point du tout son fait et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissements qui seront mieux de son humeur. »

³ MOLIÈRE, Acte Premier, Scène V, p. 314.

« (...) A-t-on jamais vu de plus tyrannique que cette coutume où l'on veut assujettir les pères, rien de plus impertinent et de plus ridicule que d'amasser du bien avec de grands travaux, »

⁴ Cette citation, typiquement lusitanienne, se réfère à la topographie de la ville de Lisbonne. En voici une traduction :

« Boucher - je voudrais vous dire l'itinéraire que ma mule a fait aujourd'hui. Elle est allée à Junqueira, de Junqueira à Belém, de Belém elle est allée à Esperança, d'Esperança elle est montée vers Rato, à partir de Rato nous nous sommes trouvés à Paraíso, à partir de Paraíso nous sommes allés à Campo Grande et à cette heure ci voilà que nous sommes déjà rentrés. », Edition de Lisbonne, p. 42.

chargés de sentiments, comme espérance ou paradis, à côté d'une souris ou d'un prosaïque champ grand. Je serais prudente dans ma proposition, mais je n'exclurais point la dimension irrégulière d'un éclat de rire aussi facile.

Le traducteur efface systématiquement les marques d'ironie persistante¹ ainsi que l'éloquence exceptionnelle et l'insolence de la servante², mais celle-ci reste efficace et sa verve exprimera une qualité considérable, comme chez Molière. Sa malice, en outre, s'avèrera allégée et la suggestion de la compétence de l'amant - «*La science ne se mesure pas à la barbe et ce n'est pas par le menton qu'il est habile*» - est tournée en dérision facile - «*A sciencia não se mede pelas barbas, quanto se as barbas fizessem os Medicos, grandes Medicos serião os bodes.* » La jeune femme portugaise est très explicite dans son souci formel de mariage, sans exiger toutefois la constance masculine, et reste moins suggestive que Lucinde dans la métonymie du sacrement, et la fermeté jusqu'à la mort. Le jeune amoureux portugais n'a pas recours à l'inspiration divine dans le stratagème déployé, et préfère utiliser l'art de la *Chiromancia*. La servante célèbre le mariage par des aphorismes vaguement érotiques, assez désarticulés. La violence hilarante du dénouement français, vrai châtiment de l'incompétence paternelle, est profondément corrigée afin de conserver l'inconditionnel respect filial et le sens de la mesure et de la vertu contre l'excès des amants libérés. Aussi le père s'intègre-t-il dans la fin heureuse de la pièce (dont l'illusion conventionnelle au théâtre est explicitée), conforme et sage, non sans une forme de scepticisme abouti, en bénissant les jeunes époux :

(...) Dórdia - Meu pai, perdoe este inocente estratagema. Sua filha lhe há-de conservar sempre o mesmo amor e respeito.

Guido - O amor desculpa os maiores excessos. Guarde o seu dinheiro, Senhor Texugo e consinta só na minha união com a Senhora sua filha: o maior dote de uma moça é a virtude e honestidade e tudo isto acho na Senhora.

Texugo - Que remédio! Já que para fugir do Alcaide caí no Meirinho, venham a meus braços, meus filhos, tudo perdoe. Queiram os Céus que em vós se não verifique o ditado: casamento feito, noivos arrependidos.

Todos - Muitos parabéns, muitos parabéns.

Guido - E vós, discreto Auditório, se vos agradar a farsa.

Todos - Perdoai os erros nossos.³

¹ Molière, Acte II, scène 1 : « (...) *Il faut toujours garder les formalités, quoiqu'il puisse arriver. Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquences ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tous les corps de médecins.* (...) »

Molière, Acte II, scène 3: « *Il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.* »

² Molière, Acte 3, scène 5: « Lisette : *Enfin le ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, et je ne puis voir deux amants soupirer l'un pour l'autre qu'il ne me prenne une tendresse charitable et un désir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que cessoit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est... L'amour risque des choses extraordinaires, et nous avons concerté ensemble une manière de stratagème qui pourra peut-être nous réussir.* (...) »

³ Edição de Lisboa, pages 52 et 53. Je proposerais une traduction de la fin de la version portugaise:

« (...) Dórdia – *Mon père, pardonnez-moi cet innocent stratagème. Votre fille aura toujours le même amour et le même respect envers vous.*

Guido - *L'amour justifie les plus grands excès. Gardez votre argent, Monsieur le texugo, et permettez tout simplement mon union avec cette dame, votre fille. La meilleure dot d'une jeune femme est la vertu et l'honnêteté et cette dame possède tout cela.*

Pour conclure, il semble que la pièce *O Amor Medico* soit dépourvue de certaines caractéristiques de la version moliéresque : aussi la figure du médecin, Monsieur Filerin, a-t-elle disparu dans la version lusitanienne, qui présente un caractère édulcoré au regard des libertés de la pièce originale. Cette version semble avoir converti la finesse française en une apparente rusticité de l'entremet, qui ne retiendrait que le comique superficiel de Molière. Pourtant, la disparition du personnage de M. Filerin donne lieu à un divertissant simulacre de débat teinté de stéréotypes internationaux, unis dans l'inutilité préjudiciable, et constituant peut-être une tragique réflexion sur le progrès. En définitive, cette version semble constituer une audace certainement plus importante que celles qui ont été évitées ; les tyrans reviendront toujours au Portugal, quelle que soit leur origine, et nos Lumières connaîtront toujours d'autres nuits. En effet, Molière semble être graduellement admis dans les versions portugaises par le truchement de ce paradoxe : on traduit sa parole de liberté tout en y ajoutant des chaînes symboliques, quoique toujours nouvelles.

Tex - *Tant pis! Si pour échapper à un mal , je tombe sur un autre, venez, mes enfants, je vous embrasse, je vous pardonne tout. Que le ciel confirme l'aphorisme: mariage célébré, époux repentis.*

Tous - *Félicitations. Félicitations.*

Guido - *Et vous, discret auditoire, si la farce vous plaît...*

Tous - *...pardonnez nos erreurs. »*

Je soulignerais, en outre, la dévalorisation financière du contexte amoureux, parallèlement à la réaffirmation des valeurs morales de la fiancée, traitée avec une solennité propice aux fiançailles. L'ordre social est, par conséquent, restitué, au détriment de la fantaisie provocatrice de la comédie ballet remplacée, ici, par la mise en évidence du jeu de farce auquel répond une quasi prière des paroles finales.

Mots-clés :

Molière, Portugal, traduction, adaptation, vaccin, petite vérole, obscurantisme, censure.

Bio-bibliographie :

Cristina Marinho est Professeur de Littérature Française Classique, aussi bien que de multiples disciplines concernant la Francophonie, à l'Université de Porto depuis 1987. Elle a fondé et coordonne actuellement le Centre d'Etudes Théâtrales de son Université (www.cetup.pt), qui promeut les relations interdisciplinaires dans des projets de recherche rapprochant surtout le Droit, le Théâtre et l'Architecture, dans l'organisation de multiples colloques internationaux et de leurs Actes. Comparatiste, elle collabore, en tant que correspondante étrangère, avec l'ID Littérature et Morale du CNRS, et intègre le Centre Interuniversitaire de Camoens.